

Et la vie continue...

Marie-Claude Loiselle

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2000). Et la vie continue.... *24 images*, (100), 2–3.

Et la vie continue...

Lorsque arrivent les dates anniversaires, on voit se tendre les pièges. Comment ne pas tomber alors dans l'autocongratulation ronflante ou les effusions commémoratives, et de surcroît quand l'ironie du sort (ou d'un malin génie) a voulu que cette centième livraison vienne échouer au milieu du déluge de célébrations de la fin du millénaire? Par ailleurs, les bilans d'un siècle de cinéma ayant été faits et refaits au moment de son centenaire, il nous a semblé plus heureux de nous tourner plus simplement vers ce qui détermine l'esprit de la revue, sa raison d'être, et le feu qui l'anime depuis 1987. Car *24 images*, c'est aussi une histoire en deux temps. Ce sont donc les choix de l'équipe réunie depuis cette date que nous avons notamment voulu revisiter dans les pages qui suivent, nous forçant (pour nous-mêmes) à évaluer comment ils ont tenu la route, pour ensuite mettre

lequel les cinéastes ne sont même plus maîtres de leur navire, forcés de céder la place aux producteurs devenus les seuls interlocuteurs valables pour les institutions, c'est-à-dire les seuls capables de tenir le même langage qu'elles: celui de la grandeur d'un petit commerce de cinéma, au seuil de la décadence? Comment apparenter à autre chose cette mentalité de nouveau riche qui a rapidement pris racine dans notre cinéma, obsédé par le fantasme d'une réussite internationale qui n'en finit plus, depuis lors, de le gangrener, d'en dévorer les ressources matérielles et créatrices.

Or, en nous replongeant dans les constats que nous dressions à cette époque — grâce aussi aux autres tables rondes et aux dossiers qui ont suivi peu après, sur le jeune cinéma québécois, les années 80, la production au Québec, etc. —, nous réalisons, désarmés, que douze ans plus tard le portrait est toujours le même et que nos doutes, nos interrogations se sont avérés trop bien fondés. Rien n'a changé, mis à part que les structures, toutes récentes à la fin des années 80, se sont sclérosées et figées à un point tel qu'il faudrait une tempête pas mal plus dévastatrice que celle qui secoue présentement le milieu de la production pour forcer le changement de cap d'un système dont les éléments sont si bien imbriqués (production, financement étatique, distribution, télévision, etc.) qu'ils forment tous ensemble une forteresse inébranlable. Le cinéma, en quelques années, est devenu un prétexte pour faire vivre une industrie florissante et ses nombreux représentants (boîtes de production, de distribution, techniciens, comédiens, fonctionnaires): les structures sont là, imparables, blindées, tandis qu'on s'évertue à donner le jour à des *produits* pouvant engraisser les caisses ou briller sous les lauriers... Malheureusement, la clé de la boîte aux miracles semble avoir été égarée et treize ans plus tard, les gens de l'industrie attendent toujours le deuxième *Déclin*...

Dans la marge de ce tableau à demi réjouissant (cet essor permet à beaucoup de gens de gagner honorablement leur vie), à demi dérisoire, *24 images* a aussi voulu déceler les signes d'un renouveau plus stimulant. Or, c'est du côté des plus jeunes que nous l'avons d'abord cherché, ceux qui se trouvaient marginalisés par les nouvelles règles du jeu, d'abord parce que dans un système où il n'est plus possible de faire un film à moins d'un million — parce que ça ne fait pas sérieux et que ce n'est pas rentable pour le producteur qui y investit son temps —, le risque, l'expérimentation, la singularité deviennent évidemment des bêtes noires. Lors d'une table ronde faisant partie d'un volumineux dossier sur le jeune cinéma québécois, publié au printemps 1989, nous constatons qu'il se faisait de moins en moins de cinéma indépendant au Québec. Ainsi, devant la crainte de voir une source vive se tarir faute de soutien et d'une certaine reconnaissance (du moins critique), une séance de courts métrages fut alors organisée pour les collaborateurs de la

Les structures sont là, imparables, blindées, tandis qu'on s'évertue à donner le jour à des *produits* pouvant engraisser les caisses ou briller sous les lauriers... Malheureusement, la clé de la boîte aux miracles semble avoir été égarée et treize ans plus tard, les gens de l'industrie attendent toujours le deuxième *Déclin*...

de l'avant, avec le plus grand plaisir, ceux qui ont su laisser les traces les plus vives dans notre mémoire à tous: ceux qui continuent toujours aujourd'hui de représenter pour *24 images* une certaine (haute) idée du cinéma. Un cinéma intègre, fait à la fois de rigueur, de liberté et de lucidité.

24 images, c'est aussi des débats, des tables rondes, des prises de position généralement détonantes dans un paysage miné par la prudence et le consensus où, plus que jamais, l'efficacité, la rentabilité et les réalités du marché sont les seuls dieux capables encore de faire trembler. Ainsi, dès le départ, nous marquions le coup, en début d'année 1988, avec une table ronde (réunissant cinéastes, producteurs, représentants des institutions, etc.) sur la situation du cinéma québécois qui venait de connaître deux succès inattendus avec *Le déclin de l'empire américain* et *Un zoo la nuit*. Qu'allait-il advenir, en ces «lendemain d'euphorie», d'une industrie naissante, alors que les budgets avaient enregistré, en quatre ou cinq ans, une hausse fulgurante? Qu'allait-il advenir surtout de la diversité des moyens et des méthodes, dans un système qui aspire avant tout à générer des succès, et dans

revue, afin de pouvoir mieux percevoir ce qui se dessinait à l'horizon et mettre de l'avant les cinéastes qui nous semblaient détenir un projet formel et une vision vraiment personnelle. Il apparaissait alors impératif de réagir à la sclérose qui commençait déjà à paralyser notre cinéma, en incitant les institutions à assouplir leurs politiques afin de faire une place aux jeunes (et parfois moins jeunes) cinéastes qui se bousculaient devant des portes closes.

Cela paraissait certes nécessaire, mais moins de dix ans plus tard, en 1997, il était devenu tout aussi nécessaire et pressant de revenir à la charge avec un autre dossier sur le jeune cinéma. Cette fois, la réflexion visait plus précisément le phénomène de «la fabrication d'une relève», afin de cerner et mettre en lumière les ravages causés par la notion de «relève» que nous avions pourtant nous-mêmes contribué à promouvoir quelques années auparavant. Si le vent avait bel et bien fini par souffler en faveur de ladite relève, il ne se montrait pas du tout favorable à davantage de souplesse et de diversité dans les approches et les méthodes. Les institutions étaient prêtes à ouvrir leurs portes, à condition toutefois de tenir en bride ceux qui les franchiraient, ayant bien deviné qu'à l'instar des secteurs industriels en expansion, elles pouvaient tirer profit de ce sang neuf.

Le vent a même fini par souffler tellement en faveur des plus jeunes, que tous ces cinéastes qui avaient connu le cinéma d'avant le virage industriel se sont retrouvés déboutés à l'intérieur d'une cinématographie qu'ils avaient eux-mêmes contribué à mettre au monde — et même, pour certains, sur la carte du monde... On attend désormais d'eux autre chose que des films jugés trop subjectifs, trop sérieux, pas assez tonitruants, «punchés», fulgurants. Bref, des films dans lesquels il manque de «feeling», car le «feeling» aujourd'hui, c'est ce qui se vend bien. Cela nous a conduits à un cinéma où l'image, le dispositif deviennent plus réels que le réel même (voir notre dossier du numéro 90: «Le tabou du réel»). Les institutions n'auront tout de même pas poussé l'injure jusqu'à ostraciser les générations des quarante-cinq ans et plus — dont la plupart des cinéastes, malgré tout, manifestent de l'opiniâtreté dans leur démarche (notamment ceux dont vous trouverez les textes dans les pages qui suivent) —, mais il n'y a rien d'acquis pour ceux-là à qui l'on fait subir sans relâche, pendant des années parfois, l'humiliation des réécritures de scénarios imposées par les institutions, dans le but d'en gommer toutes les aspérités, invraisemblances, zones d'ombre — comme si la qualité d'un film ne tenait à rien d'autre qu'à l'efficacité et au pouvoir de conviction propres aux films publicitaires. Ainsi, on interdit ni plus ni moins aux cinéastes d'exprimer leur singularité et d'accéder à la liberté des plus grands, car, sans mépriser d'aucune façon certains très beaux films qui ont pu émerger, comme par miracle, du système actuel, peut-on imaginer que puis-

sent voir le jour au Québec des films comme bon nombre de ceux que nous avons mis de l'avant dans le présent numéro? Des films comme ceux d'Oliveira, de Monteiro ou de Kaurismäki (issus de cinématographies aussi petites que la nôtre), de Ruiz, de Moretti, de Sokourov et de tant d'autres.

Ainsi, on interdit ni plus ni moins aux cinéastes d'exprimer leur singularité et d'accéder à la liberté des plus grands. Peut-on imaginer que puissent voir le jour au Québec des films comme ceux d'Oliveira, de Monteiro ou de Kaurismäki (issus de cinématographies aussi petites que la nôtre), de Ruiz, de Moretti, de Sokourov et de tant d'autres?

La réalité actuelle du cinéma québécois nous force souvent à être implacables dans nos jugements à l'égard de celui-ci, car nous ne pouvons nous résoudre à jouer les dupes devant les maîtres qui ont le sort de notre cinéma entre les mains. Ceux-là n'aiment pas le cinéma, ils aiment ce qui brille et sonne dans la caisse... et la mise en valeur de leur nom sous les projecteurs. Nous ne pouvons pas jouer les dupes, surtout lorsque l'on constate combien la rigueur qu'appelle la pratique du métier de critique se trouve dramatiquement hors saison et toujours plus intégrée dans le sillage de la promotion des films. Pour nous qui partageons ce lieu de réflexion et d'écriture qu'est *24 images*, la critique consiste non seulement à stimuler la curiosité du spectateur, mais aussi, et peut-être avant tout, à faire le tri dans le flot incessant des images qui nous assaillent. Ce n'est pas une tâche de tout repos, certes, mais elle s'avère plus que jamais nécessaire. ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE

Une carte blanche à *24 images*, offerte par la Cinémathèque québécoise, convie le public à voir (ou revoir), au cours du mois de décembre, quinze films que nous avons sélectionnés afin de rendre hommage à ces cinéastes qu'unaniment nous avons toujours défendus.